

ANTOINE COMPAGNON

**LA CLASSE
DE RHÉTO**

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LES ANTIMODERNES, DE JOSEPH DE MAISTRE À ROLAND BARTHES, coll. « Bibliothèque des idées », 2005.

LE CAS BERNARD FAYÛ : DU COLLÈGE DE FRANCE À L'INDIGNITÉ NATIONALE, coll. « La Suite des temps », 2009.

Chez d'autres éditeurs

LA SECONDE MAIN OU LE TRAVAIL DE LA CITATION, Seuil, 1979.

LE DEUIL ANTÉRIEUR, Seuil, 1979.

NOUS, MICHEL DE MONTAIGNE, Seuil, 1980.

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE DES LETTRES, Seuil, 1983.

FERRAGOSTO, Flammarion, 1985.

PROUST ENTRE DEUX SIÈCLES, Seuil, 1989.

LES CINQ PARADOXES DE LA MODERNITÉ, Seuil, 1990.

CHAT EN POCHE : MONTAIGNE ET L'ALLÉGORIE, Seuil, 1993.

CONNAISSEZ-VOUS BRUNETIÈRE ?, Seuil, 1997.

LE DÉMON DE LA THÉORIE, Seuil, 1998.

BAUDELAIRE DEVANT L'INNOMBRABLE, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.

LA LITTÉRATURE, POUR QUOI FAIRE ?, Fayard, 2007.

LA CLASSE DE RHÉTO

Extrait distribué par Editions Gallimard

ANTOINE COMPAGNON

LA CLASSE
DE RHÉTO

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

... entre le réel et le fictif, d'une façon
qui impliquait qu'au fond tout cela
n'était vrai qu'en idée.

RENAN,
Souvenirs d'enfance et de jeunesse.

1

Les jeunes gens ne sont pas portés au mal ; ils ont plutôt un bon naturel, n'ayant pas encore eu sous les yeux beaucoup d'exemples de perversité. Ils sont confiants, n'ayant pas encore été souvent abusés.

ARISTOTE, *Rhétorique*.

En août, je me trouvais encore en Amérique. Je fêtais mes quinze ans et je pensais n'avoir plus rien à apprendre. J'étais élève, depuis plusieurs années, dans une école très libérale. Sans mur d'enceinte, cernée de pelouses et de terrains de sport, riche d'une bibliothèque lumineuse, elle donnait sur la rue, la ville, le pays, l'univers. Mon père était en poste à Washington. Ma mère venait de mourir et, au printemps, j'avais passé l'examen d'entrée au bahut dans le sous-sol du consulat de France. La diaspora s'était imposée comme la solution la plus commode pour la survie de notre tribu d'orphelins. Nous nous apprêtions à nous séparer, chacun prenant le chemin de son internat ; nous ne nous retrouverions plus jamais tous ensemble comme avant.

Pendant l'été, j'étais parti en voyage avec un collègue de mon père, le colonel Hubert, affecté au Pentagone comme observateur de l'Otan, qui faisait, avec sa femme et ses enfants, le tour des États-Unis en campant. Je les connaissais peu, mais leur plus jeune fils était mon contemporain, les aînés me paraissant très grands, déjà adultes. C'était, à la différence de la nôtre, une famille de sportifs, d'amateurs de grand air. Au cours de l'hiver, ils m'avaient à plusieurs reprises, pour me distraire durant la maladie de ma mère, emmené à la chasse le dimanche dans la baie de Chesapeake, avec leurs deux setters irlandais. Partis avant l'aube, nous tirions les canards et d'autres gibiers d'eau sur les bords marécageux du fleuve avant de débusquer les lièvres dans les hautes herbes de la terre ferme.

Il y a quelques années, je descendais du train à Berne, où je donnais, le soir, une conférence dans un cercle littéraire huppé ; l'émissaire qui m'attendait à la gare, riche collectionneur de dessins de Paul Klee, me demanda à brûle-pourpoint, comme nous cheminions vers l'hôtel particulier d'un ambassadeur à la retraite qui nous recevait à déjeuner, si je chassais à plume ou à poil, comme si l'un ou l'autre était inévitable : « Jeune homme, j'ai chassé, lui répondis-je, la plume dans la baie de Chesapeake, puis le poil dans les forêts du Maine, mais j'ai renoncé à la chasse voilà longtemps. » Ainsi qu'à tant d'autres choses, aurais-je pu ajouter.

Nous avons pris la route dans deux ou trois voitures chargées d'un matériel énorme (tentes, tables et chaises pliantes, matelas pneumatiques et sacs de couchage, cannes à pêche et filets, réchauds et glacières, provisions), comme si nous partions en caravane à la conquête

de l'Ouest. Le premier arrêt avait eu lieu à Chicago, ville que je connaissais déjà, puis — j'égrène des souvenirs — nous avons traversé les Badlands et aperçu le monument de Mont Rushmore dans le Dakota du Sud, rendu fameux quelques années plus tôt par Cary Grant dans *North by Northwest*, le film de Hitchcock. Nous avons pêché la truite dans le parc national de Yellowstone, déambulé sur le *strip* de Las Vegas, abouti contre l'océan à San Francisco. Depuis, j'ai parcouru plusieurs fois en voiture les États-Unis de l'Atlantique au Pacifique et vice versa, mais par d'autres routes, situées plus au sud. Avant cela, avant la maladie de ma mère, nous avons voyagé en famille dans le Sud, jusqu'à La Nouvelle-Orléans, où j'ai encore vu, sur les quais du Mississippi, des toilettes réservées aux gens de couleur, avant de pousser vers la Floride pour admirer les flamants roses et les crocodiles, ainsi que pour visiter Disney World. Mais c'est au cours de ce voyage avec les Hubert que j'ai traversé les Rocheuses et franchi pour la première fois le pays d'une côte à l'autre, fasciné par sa démesure et m'attachant davantage à lui. Les Hubert poursuivaient leur route vers le sud, par Los Angeles et le Grand Canyon, avant de rebrousser vers l'est par le Texas, l'Arkansas, le Tennessee. Je devais les quitter après avoir entrevu le Golden Gate Bridge dans la brume, contemplé la ville depuis l'ascenseur extérieur du Saint Francis Hotel, escaladé la Coit Tower, pour rentrer en Europe, rallier le Vieux Monde, regagner la France, la « métropole », comme on disait en Tunisie dans mon enfance encore plus lointaine, et comme il n'est plus permis de dire. Me risquant, il y a de cela quelques mois, à prononcer ce mot au cours d'un débat

à l'université de Fès, je me suis fait rabrouer par un auditeur, insensible à l'ironie du propos.

Je pris l'avion pour New York. Là, je passai quelques jours chez un ami d'enfance de ma mère, sur la 85^e rue, entre la 5^e avenue et Madison. L'appartement, typique *railroad apartment* à plan en chemin de fer de l'Upper East Side, obscur, profond, frais malgré la canicule, avait été déserté. Toute la maison était partie en vacances. Il m'arrive encore d'y rendre visite à la veuve de cet ami de ma mère. Rien n'a changé ; pas un meuble, pas un tableau n'a été déplacé depuis cinquante ans. La même photographie jaunie du campanile de Saint-Marc écroulé sur lui-même et réduit à un tas de pierres — le père de l'ami de ma mère, alors jeune homme, visitait Venise ce jour-là et ne s'était jamais séparé de cette photo, aussi prodigieuse que celles des tours du World Trade Center le 11 septembre 2001 — est toujours accrochée au mur, au-dessus du divan du salon, où j'ai souvent passé la nuit au cours des décennies qui suivirent, quand je m'arrêtais à New York. Une fois, débarquant de Paris au début des années soixante-dix avec beaucoup de retard, après un vol mouvementé qui avait commencé par une longue attente au Bourget et durant lequel, d'un bout à l'autre, j'avais tenu sur mes genoux le bébé de ma voisine pour tenter de calmer ses pleurs, j'y eus l'un des pires cauchemars de ma vie, vision inoubliable qui me fit crier au point de réveiller tout le monde. Je crus que quelqu'un s'introduisait par la fenêtre pour m'étrangler. C'était probablement la première fois que je retournais aux États-Unis depuis mes quinze ans.

À mon arrivée de San Francisco, seul à New York comme on peut l'être dans cette ville, libre, affranchi,

confiant, je me promenai comme un fou, descendant jusqu'à Alphabet City, m'y égarant, prenant peur, remontant jusqu'à Harlem, m'étendant en plein soleil sur la grande pelouse de Central Park, jouissant de mon indépendance, évitant de penser au lendemain, relisant *The Catcher in the Rye*, le roman de Salinger traduit en français sous le titre de *L'Attrape-cœurs*. Puis je rejoignis à bord du paquebot mon père, mes frères et sœurs qui arrivaient de Washington par le train, le matin même de l'embarquement. Sans l'avoir voulu, je les effrayai en ne parvenant au quai — le fameux Pier 88 de la French Line, au bout de la 48^e rue, où le *Normandie* brûla en 1942, comme on le transformait en transport de troupes — qu'au tout dernier moment, dans un taxi jaune dont ils guettaient l'apparition, juste avant la levée de la passerelle, comme si j'allais rater le départ, le retour, le rapatriement, comme si j'avais décidé de les quitter, de rester en Amérique, d'y vivre ma vie.

La traversée de l'Atlantique se faisait encore d'ordinaire par la mer et prenait une petite semaine, parenthèse hors du temps que nous passions à nous baigner, aller au cinéma, jouer au ping-pong ou au bridge, en sursis. C'était ainsi que j'avais découvert New York quelques années plus tôt, en remontant le Hudson, passant si près de la statue de la Liberté que l'on croyait pouvoir la toucher, débarquant en pleine ville, au milieu de la circulation, les yeux grand ouverts sur le Nouveau Monde. Pour garder un souvenir, nous nous fîmes prendre en portrait par le photographe de bord : enfoncés dans de grands fauteuils club devant une table basse, nous buvons du thé, mon père assis au milieu de ses six enfants ; nous sommes beaux, bronzés, souriants ;

j'entoure de mon bras les épaules de ma plus jeune sœur, comme pour la protéger. Mais dans peu de jours nous nous quitterons pour de bon. Il y a quelque temps, pour une émission de radio, on m'a demandé de commenter une photographie : j'ai choisi celle-là. Elle me touche parce que nous y avons l'air si calmes, détendus, sereins. Rien ne peut mentir comme une photo.

Au Havre, nous montâmes dans le *boat train* pour Paris avant de nous disperser vers nos collèges, ma sœur aînée en hypokhâgne à Victor-Duruy, ma sœur cadette à la Légion d'honneur à Saint-Germain-en-Laye ou à Saint-Denis, mon frère au Collège militaire de Saint-Cyr, tout juste créé dans les murs de l'école d'officiers déplacée à Coëtquidan, seules mes deux plus jeunes sœurs, après avoir transité par la Belgique, où ma mère était née, rejoignant mon père en Allemagne, où il était affecté. De nouveau libre de mes mouvements à Paris, comme émancipé, majeur, et ivre d'indépendance, j'eus encore quelques jours à moi pour vagabonder sur les boulevards. Je pris le métro sur la ligne Nord-Sud, comme on disait alors, à la recherche du quartier Latin. Je ne le trouvai pas, imaginant une ville médiévale sur le modèle d'Oxford et de Cambridge, ou bien leur copie moderne, comme à Princeton et sur d'autres campus des États-Unis, et une radieuse jeunesse étudiante conversant en plein air, comme dans les dialogues de Platon et les séries télévisées sur les *colleges* américains. Durant la guerre d'Algérie, quand nous habitions à Paris, une procession de jeunes filles au pair, toutes autrichiennes, Helga, Frieda et Monica, originaires de Linz, sur le Danube, s'étaient succédé à la maison ; elles suivaient des cours à la Sorbonne : je mourais d'envie de les accompagner, de m'asseoir auprès d'elles

dans les amphis, de prendre des notes comme elles, au stylo à bille sur des blocs sténo, au lieu de mes cahiers d'écolier et de la plume trempée dans l'encrier.

Au retour, sous la Seine, entre les stations Assemblée nationale et Concorde, je fus saisi d'angoisse, d'une véritable terreur, en regardant les voyageurs autour de moi, me disant que j'étais français comme eux et me demandant ce que cela voulait dire, quel destin ce pays me réservait. Je revenais à l'heure de pointe de mon expédition infructueuse, en tout cas décevante, vers la montagne Sainte-Genève ; j'étais précipité contre mes concitoyens, lesquels, tous blafards, me semblaient en mauvaise santé. Ils n'étaient pas aussi soignés qu'aujourd'hui et je ne me sentais rien de commun avec eux. Les hommes avaient des cols de chemise sales, leurs épaules étaient couvertes de pellicules, leur cou était serré par des cravates filiformes, lustrées par l'usure. Les cheveux des femmes n'avaient pas l'éclat, la souplesse de ceux des jeunes Américaines auprès desquelles j'avais vécu ; je ne discernais pas chez elles la fraîcheur, le velouté de la peau de Linda, ma première *girlfriend*, quand nous dansions aux fêtes de l'école et que je m'approchais de son visage pour y poser un baiser. La pauvreté, la tristesse, la morosité se lisaient dans tous les regards, sous la mauvaise lumière filamenteuse du wagon. Saisi au dépourvu par cette révélation de la France, je pris soudain conscience de mon appartenance nationale, comme d'autres se convertissent derrière un pilier de Notre-Dame, et j'en ressens toujours la réplique, une sorte de chair de poule intérieure, chaque fois que je reviens, lorsque je présente mes papiers à la police des frontières et que le préposé se montre désobligeant, que le temps est gris, les transports

publics en grève, le chômage à la hausse, comme si une certaine gêne ne m'avait jamais quitté, depuis ce jour-là : l'angoisse d'être français. Et je partais en pension, m'apprêtais à rejoindre le bahut, concentré de tout ce pays, essence de la nation dans laquelle j'apprenais sans plaisir — ou même avec horreur — à me reconnaître.

Par un pluvieux après-midi de fin d'été, je me rendis à la gare Montparnasse, de nouveau par la ligne Nord-Sud. C'était encore la vieille gare des cartes postales de l'accident de 1895, où une locomotive défonça la façade pour s'abîmer sur le boulevard. Cette gare devait être rasée quelques mois plus tard pour céder la place à la tour du même nom, gratte-ciel insipide, médiocre héritage du gaullisme urbanistique qui corrompt le dôme des Invalides depuis la rive droite, bâtiment où je n'ai pas pénétré depuis le second tour de l'élection présidentielle de 1974, alors que François Mitterrand y avait installé le siège de sa campagne. L'ancienne gare, je la revois aussi sur la célèbre photographie de la reddition du général von Choltitz le 25 août 1944, face à Leclerc et Rol-Tanguy. Une autre photo montre Leclerc et de Gaulle sous le panneau des « Trains en partance ». Mon père, qui était arrivé à Paris la veille avec l'état-major de la 2^e DB, était présent ce jour-là auprès d'eux et avait assisté à la scène. Je l'imagine dans les marges de ces photos et, pour cette raison, je reste attaché à la vieille gare qui n'existe plus.

En ce jour de septembre, j'y pris seul le train pour Le Mans, vers l'inconnu, muni d'un sachet de prunes, des reines-claude que m'avait offertes la marchande de primeurs que je connaissais depuis mon enfance, femme que j'ai aimée comme une mère et qui, sans le savoir, est intervenue à plusieurs reprises dans mon existence par

un geste qui n'aurait pas pu mieux tomber, comme ce don de reines-claudes à un moment de désarroi. Grandie derrière un étal du marché de la rue Daguerre, elle avait la peau douce, les joues rouges comme une pomme reine-lette. Elle vient de mourir. Vingt-cinq ans plus tard, j'ai brièvement enseigné au Mans. Le TGV venait d'atteindre la ville, désormais située à moins d'une heure de Paris et intégrée à la grande banlieue. Je n'avais même pas le temps de préparer mon cours durant le trajet, tout juste de parcourir un journal. Mais à l'époque dont je parle, Le Mans n'était pas plus proche de Paris qu'au début du siècle, au temps de la fameuse photo de la locomotive pendant tel un gros insecte sur le boulevard. Un vieux train vert-de-gris à compartiments y menait, avec des photos de cathédrales en noir et blanc sous les filets. Au Mans, la correspondance se faisait avec un autorail rouge et blanc, moyen de transport qu'abandonnerait bientôt la SNCF, comme sur tant d'autres lignes non rentables un peu partout dans le pays, et qui serait remplacé par un autocar malcommode que nous irions chercher de l'autre côté de la place de la gare, sur un parking venteux.

Comme je montais dans l'autorail, une bande de garçons me bouscula. Nous nous rendions au même endroit. Je le déduisis de leur uniforme de drap bleu marine et de leur béret. Nous étions presque les seuls passagers, mais je n'osai pas me mêler à eux et je m'assis à quelque distance. Certains portaient des galons sur les manches. L'un d'eux devina mon état et m'interpella. La rentrée proprement dite aurait lieu deux ou trois jours plus tard. Seuls les nouveaux avaient été convoqués — j'étais le dernier, le seul à avoir retardé le voyage jusqu'à l'heure

fatale en prenant le train du soir —, ainsi que quelques anciens qui s'étaient portés volontaires pour les accueillir. Le garçon qui m'avait adressé la parole me donna mes premiers renseignements sur le bahut. Je ne le revis jamais, car il entrait en maths élem au quartier Henri-IV, et moi en première au quartier Gallieni, à l'autre bout de la ville. Je n'étais pas au courant de cette répartition. Il avait l'air d'un bon garçon, mélange de fils de famille, d'enfant de chœur, de boy-scout et de séminariste, comme je n'allais pas en rencontrer beaucoup à Gallieni. Il me donna son nom, qui était précédé d'une particule. Quand il me parlait, je le comprenais car il se mettait à ma portée et nous utilisions la même langue, mais lorsqu'il bavardait avec ses camarades, ils me semblaient s'exprimer dans une langue étrangère où je repérais un mot çà et là, trop peu pour que le propos eût du sens. Aujourd'hui, quand je prends le métro sur la ligne 13 pour me rendre vers la rive gauche et que j'entends les jeunes gens et les jeunes filles qui descendent de Saint-Denis, j'ai la même impression d'un mystère dont je suis exclu. Je tendais l'oreille, me demandant s'il me faudrait m'initier à leur idiome comme j'avais appris l'anglais en arrivant à Washington, quelques années plus tôt. Le train, qu'ils appelaient le « tacal » pour protester contre sa lenteur de tortillard, s'arrêtait à La Suze, Mézeray, Villaines, Verron ; un passager solitaire s'éloignait dans la nuit ; je l'aurais volontiers suivi ; mes compagnons de voyage reprenaient leurs obscurs conciliabules. Je m'assoupissais en tournant les pages de *L'Éducation sentimentale* — j'avais tout de même trouvé une librairie au quartier Latin — et en suçant le noyau d'une reine-claude.

Devant la gare, déserte à cette heure avancée, un véhicule attendait, une camionnette 403, grise avec une bâche kaki. Je n'avais rien prévu. J'avais étourdiment quitté Paris sans me demander comment, une fois rendu sur place, je trouverais le bahut, m'imaginant sans doute que des taxis attendraient là en file, comme dans une grande ville, et qu'il suffirait d'en héler un, d'indiquer ma destination, pour être tiré d'affaire. Je faisais confiance à l'étoile qui m'avait guidé depuis la Californie, et j'ignorais les mœurs de la province. Sur la place mal éclairée par un seul lampadaire qui projetait une lumière jaune sur notre petite troupe, il n'y avait pas âme qui vive hormis un sous-officier et un soldat, le chauffeur de la Peugeot. Le sous-officier nous rassembla, le soldat baissa le hayon, nous montâmes à l'arrière et nous nous assîmes face à face sur les deux banquettes. Je serrai entre mes mollets ma petite valise noire de carton bouilli, je plaçai mon sachet de prunes sur mes genoux. Les grands furent déposés en premier au quartier Henri-IV ; je restai seul à l'arrière de la fourgonnette. Le sous-officier, refermant le hayon, me fit observer sur le ton du blâme que j'étais censé arriver plus tôt, dans la journée, pour mon « incorporation », mot qui m'ébranla. Je n'étais pas pressé de mettre un terme au long périple qui m'avait conduit des bords du Pacifique jusqu'au cœur de la France. J'avais jugé que le dernier train suffirait. C'était une faute et le premier d'innombrables malentendus.

L'extinction des feux avait eu lieu longtemps auparavant quand on me lâcha au quartier Gallieni. Un plan-ton sortit du poste de police et ouvrit les grilles, la barrière se leva pour nous laisser entrer. Je n'en vis rien puisque j'étais à l'arrière, sous la bâche ; je reconstitue les faits à partir de la connaissance des lieux qui fut

bientôt la mienne. Descendant maladroitement du véhicule, embarrassé par mon bagage, je découvris, en face des grilles, parallèle à la rue, le bâtiment principal. Celui-ci avait tout l'air d'une grande caserne ordinaire, haute de trois étages et longue d'une soixantaine de mètres. Au milieu, le mâât des couleurs s'élevait devant un petit monument décoré d'un médaillon représentant, comme je l'apprendrais vite, le vainqueur de la Marne. Le sous-officier de permanence — je ne savais pas reconnaître les grades — signala mon arrivée sur la main courante avant de m'accompagner vers le bâtiment. Précédé du faisceau de sa lampe torche, il me fit monter par un des deux larges escaliers qui s'ouvraient sur la façade et dont les marches de bois craquèrent sous nos pas dans le silence de la nuit.

Une curieuse sensation de bonheur m'envahit, me transporta soudain loin de là, mais j'ignorais le sens de cette impression et je n'eus pas le loisir d'approfondir l'expérience. Deux ans plus tard, me lançant témérairement dans la lecture de Proust, je compris mieux, après une trentaine de pages, ce qui s'était passé le soir de mon arrivée au bahut, et je poursuivis la lecture d'*À la recherche du temps perdu*, mais j'avais reconnu tout seul, entretemps, dans l'odeur moisie de cet escalier de bois pourtant lavé à grande eau et régulièrement frotté à la paille de fer par les élèves de corvée, celle de l'annexe où nous séjournions lorsque nous nous rendions en vacances, près de Sancerre, dans la propriété du second mari de mon arrière-grand-mère, quand j'avais entre quatre et sept ans. Cette odeur ressuscitée eut sur moi le pouvoir d'une drogue. Dans les premiers mois de ma vie au bahut, aux moments les plus durs, j'avais pris l'habitude de me réfu-

*J'ai reçu une lettre de la Présidence
Me demandant, Antoine, vous avez du bon sens,
Comment faire pour enrichir le pays ?
Mettez la pilule en vente dans les Monoprix.*

Nous étions emmurés, mais le bahut n'était pas le plus mauvais poste d'observation pour discerner combien le monde changeait autour de nous.

Du haut de l'estrade, je m'adressai aux élèves rassemblés au fond du parc, je leur fis un laïus sur les vertus qui m'avaient été inculquées au bahut et que, bon gré mal gré que j'en aie, je n'ai jamais cessé d'honorer : la discipline, le travail, l'amitié, la solidarité. Je m'exaltai moi-même à ces belles paroles, quand je le vis approcher derrière les chaises où les élèves étaient assis : le grand Crep's avait appris que j'étais l'invité de la fête et s'était précipité sur la route. Mais il n'était pas seul. Comme à la grande époque, il était l'homme de base, il ouvrait la voie. Derrière lui, dans une danse sur la musique du temps, Bouboule, Barnetche, Petitjean, Wolff défilaient, et aussi Lambert, Couturier, Hermann, et encore Daru et Buvik, et même Damiron. Ils avaient bien changé. Je les reconnaissais à peine, mais ils étaient tous là. Un vrai bal masqué ! Pour rien au monde ils n'auraient raté cette occasion de se payer, une dernière fois, ma tête.

New York, 8 avril 2010 -
Paris, 11 novembre 2011



La classe de rhéto Antoine Compagnon

Cette édition électronique du livre
La classe de rhéto d'Antoine Compagnon
a été réalisée le 02 novembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139354 - Numéro d'édition : 247293).

Code Sodis : N53979 - ISBN : 9782072479755
Numéro d'édition : 247295.